ATTESTATION DE PUBLICATION
Akofena n°21, Vol.4 | Soumission : 27-05-2026 | Évaluation : 29-07-2026 | Publication : 30-09-2026

DE LA CHAIR MARTYRISEE AU LABORATOIRE DE GUERRE : ENJEUX TECHNIQUES ET POLITIQUES DE LA MEDECINE DANS *LA CHAMBRE DES OFFICIERS*

Sylvie ZOHIN épse GOHOU
Université Alassane Ouattara, Bouaké
divineprunelleg@gmail.com

Résumé : L'étude de la médecine dans *la chambre des officiers* de Marc Dugain s'est faite sur la base des théories du trauma de Sontag et des institutions totales de Goffman sur fond d'une méthodologie fusionnelle appelée narrato-sociocritique-politique. Dans l'objectif de populariser l'histoire des « gueules cassés », le corpus de Dugain a fait connaitre une typologique des blessures de la première guerre mondiale, dont la maxillo-faciale principalement. Il décrit également les douleurs atroces qui en découlent à la suite des chirurgies réparatrices en phase d'expérimentation. Ensuite, il est fait état du rapport entre les soldats victimes et le corps médical. Pendant que les infirmières représentent la bienveillance et la sollicitude, les médecins se distinguent par une distance émotionnelle nécessaire à la science et à leur santé mentale face à tant d'horreurs. Les politiques ont mis en place un dispositif médical pour soigner leurs blessés de guerre dont les défigurés appelés « gueules cassées » sont à sortir des radars pour préserver l'opinion publique française des désastres humains et entretenir l'illusion de la victoire.

Mots-clés : Médecine, blessures, soldats, éthique, politique.

FROM TORTURED FLESH TO THE WAR LABORATORY : THE TECHNICAL AND POLITICAL STAKES OF MEDICINE IN LA CHAMBRE DES OFFICIERS

Abstract : Marc Dugain's study of medicine in La chambre des officiers was based on Sontag's trauma theories and Goffman's total institutions, employing a fusion-based methodology known as narrato-sociocritical-political. With the aim of popularizing the history of the "broken faces" (a term used to describe soldiers disfigured by war wounds), Dugain's work introduced a typology of First World War injuries, primarily maxillofacial. He also describes the excruciating pain resulting from reconstructive surgeries, which were then in the experimental phase. The book then examines the relationship between the wounded soldiers and the medical staff. While the nurses represent compassion and solicitude, the doctors are distinguished by an emotional distance necessary for scientific rigor and for their own mental well-being in the face of such horrors. Politicians have established a medical system to treat their war wounded, including the disfigured, so-called "broken faces," who are kept out of the public eye to shield French public opinion from the human cost and maintain the illusion of victory.

Keywords : Medicine, wounds, soldiers, ethics, politics

Introduction

La question du corps souffrant a souvent fait l'objet de la littérature française, en référence à la Peste d'Albert Camus ou au *Malade imaginaire* de Molière. Sa résurgence dans la littérature contemporaine et précisément dans un roman du vingtième siècle tel que

La chambre des officiers (1998), notre corpus, porte une originalité qu'interroge ce sujet **:** De la chair martyrisée au laboratoire de guerre. Enjeux techniques et politiques de la médecine dans *La Chambre des officiers*. Mettre en lumière la pratique balbutiante de la chirurgie maxillo-faciale et les enjeux politiques de la médecine en contexte de guerre est l'objectif de cette analyse. Comment la représentation de la chirurgie réparatrice et de l'institution médicale en générale dépasse-t-elle le témoignage historique des douleurs pour devenir une critique politique et une réflexion sur la condition humaine en temps de guerre ? L'hypothèse qui en découle est la suivante : Si la médecine militaire du Val-de-Grâce objective et dissimule le corps brisé des soldats pour servir l'effort de guerre, notre corpus se veut un porte flambeau des « gueules cassées » pour restituer leur dignité d'homme. Nous allons utiliser respectivement la théorie du trauma de Susan Sontag (1979) qui lit la blessure grave, dans la littérature, comme un mode d'expression et celle des « institutions totales » (1968) à l'exemple de l'hôpital du Val-de-Grâce, telles que décrites par Goffman qui sont des espaces où l'on exclut l'individu du monde extérieur par souci de contrôle. Elles s'adossent à une méthodologie fusionnelle appelée la narrato-socio-politique. Notre plan d'analyse se structure en deux temps. D'une part, le Val-de-Grâce sera examiné comme un laboratoire médical pour soldats blessés, lieu d'expression d'une typologie des traumatismes de la guerre industrielle et de leur cortège de douleurs consécutives aux chirurgies expérimentales. D'autre part, la médecine sera interrogée entre éthique du soin et gestion politique, en confrontant l'humanisme des infirmières à la froideur professionnelle des médecins, avant d'aboutir à la manipulation politique des corps réduits à l'état de "monstres" invisibles. »

1. Le Val-de-grâce comme laboratoire médical pour les soldats blessés

En plein guerre de 14/18, l'hôpital, le val de grâce devient un symbole de la blessure qui, dans la théorie du trauma de Susan Sontag élaborée dans son ouvrage intitulé *Maladie comme métaphore* (1979), devient un langage et un mode d'expression dans la littérature. En effet, suite à un éclat d'obus Fournier le narrateur s'y retrouve. De là, nous allons décrypter une typologie des blessés avant d'arriver à la sémantique de la douleur.

2. La description typologique des blessures corporelles

Ce récit fait de la médecine une pourvoyeuse des matériaux fictionnels et narratifs. Il déploie un lexique spécialisé qui étalent un large champ lexical de la médecine de guerre qui couvre les deux tiers du texte romanesque à partir de la page 31, avec la mention d'un chirurgien et d'un officier. Deux champs lexicaux majeurs couvrent tout le texte. Il s'agit de la médecine et la guerre. La majorité de l'intrigue se déroulant dans le Val-de-grâce, les personnages intra homodiégétiques sont soit du corps militaire, soit du corps médical dont les référents lexicaux envahissent le texte : « docteur, infirmières, brancardiers, civière, les opérations, éther, ambulance, chirurgie, blessures, douleurs etc. ». Au-delà de cet univers hospitalier, la Première Guerre mondiale a révélé de nouvelles armes de destruction massive et inédites contre le corps humain. Ces dispositifs ne blessent pas simplement ; ils anéantissent le visage de façon fulgurante. Dans *La Chambre des officiers* (1998), Marc

ISSN-L 2706-6312/ E-ISSN 2708-0633 CC BY 4.0

Dugain raconte l'histoire tragique du lieutenant Adrien Fournier qui a pris en plein visage un éclat d'obus aux premières heures de sa participation au conflit : « Je sens comme une hache qui vient s'enfoncer sous la base de mon nez. Puis on coupe la lumière » (Dugain, 1998, p.10). Le choix de la « hache » qui est instrument qui sert à fendre le bois indique déjà la nature de la blessure située « sous la base de mon nez » et donc sur le visage. Le narrateur fait la description de l'atrocité de cette blessure en soulignant que « le métal avait accompli sa besogne avec une précision de mécanicien, emportant le nez, les mâchoires, une partie des joues. » (Dugain, 1998, p. 24). A propos des dégâts causés par le métal, Fournier affirme qu'une partie de son visage composée de : « nez, mâchoires et joues » est entièrement détruite lorsqu'il emploie le mot « emportant ». Cette brutalité de l'attaque à l'obus sur le visage de Fournier cause une rupture aussi bien narrative que vitale dans la littérature du trauma qui ne parlait auparavant que de blessés simples ou de maladie des soldats. Au-delà du simple constat historique, c'est une mise en échec des formes traditionnelles du récit de guerre que nous constatons. Jean-Yves Tadié dans *Le Roman d'aventures (*1982) rappelle que la littérature contemporaine de guerre, loin de la bravoure individuelle de la chevalerie, reforme le roman dans une nouvelle définition de l'aventure. Pour cet auteur, l'aventure n'est pas un simple divertissement exotique ou un voyage lointain comme entendu généralement. Elle se démarque par : « l'irruption du hasard, ou du destin, dans la vie quotidienne, où elle introduit un bouleversement qui rend la mort possible, probable, présente, jusqu'au dénouement qui en triomphe, lorsqu'elle ne triomphe pas. » (Tadié, 1982, p. 23). Le « hasard et irruption » sont deux termes qui renvoient à la spontanéité de l'action destructrice soulignée par les termes : « bouleversement, mort ». Le visage ainsi désagrégé devient une perte de l'humanité car, selon le philosophe Levinas : « Le visage d'autrui m'incombe ; il est la mise en question de ma liberté, de ma spontanéité. » (Levinas, 1990, p.216). La pensée de ce philosophe que résume le segment textuel : « Le visage d'autrui m'incombe » fait comprendre que la perte du visage de Fournier est associée à la disparition de notre humanité commune parce que le visage de l'autre est le mien. Il y a donc nécessité de restaurer notre humanité en essayant de réparer le visage de Fournier par la chirurgie. Le médecin fait donc l'état des lieux par cette auscultation :

> « - Voyons voir. Destruction maxillo-faciale. Notez mon vieux ! Béance totale des parties situées au sommet du menton jusqu'à la moitié du nez, avec destruction totale du maxillaire supérieur et du palais, décloisonnant l'espace entre la bouche et les sinus. Destruction partielle de la langue. Apparition des organes de l'arrière-gorge qui ne sont plus protégés » (Dugain, 1998, 33-34)

Le médecin établit une communication avec un collaborateur en usant du ton familier souligné par « Voyons voir » et « notez mon vieux ». Il décrit la blessure du visage par un vocabulaire spécialisé tel que « maxillo-faciale » qui renvoie à une destruction de la structure faciale englobant le nez et la bouche. D'abord, « béance totale, destruction totale, décloisonnant et destruction partielle » désigne un visage en ruine totale. Ensuite, « menton », « nez », « maxillaire supérieur », « palais », « bouche », « sinus », « langue », « organes de l'arrière-gorge » réduisent le visage du soldat à des organes spécifiques qui semblent

effacer son humanité par la dislocation de son visage. En dehors de la blessure maxillo-faciale qui est la principale de l'œuvre, nous notons les mutilations et désarticulation des membres du corps et les traumatismes sensoriels. En premier lieu, les pertes de membres sont très importantes dans le camp des sous-officiers ou « soldats simples » du premier étage. Ils y sont regroupés avec diverses mutilations. A l'instar de « l'autre sous-lieutenant, qui était resté en selle, s'écroule de mon côté, l'épaule arrachée, l'os qui sort comme d'un jambon. » (Dugain, 1998, p.9) Cette scène souligne l'horreur à travers « l'épaule arrachée » qui est un organe des membres supérieurs. Ces blessés sous-officiers ne font pas l'objet de grandes descriptions, bien que leur présence ne soit pas négligeable et qu'ils soient les plus nombreux. Ceci est un choix narratif qui donne la priorité aux blessures faciales et à la maxillo-faciale en particulier.

En second lieu, nous avons les blessés de type sensoriel et facial. Le personnage féminin Marguerite est l'exemple parfait. Située dans une chambre d'officier supérieur, elle est touchée au visage et aux oreilles. Elle en devient sourde. Lorsque Fournier la découvre dans le couloir commun de promenade des pensionnaires, ce dernier ne peut lui parler parce qu'il avait lui aussi perdu l'usage de la parole, causée par la déchirure d'une partie de sa langue. En somme, bien que les blessures maxillo-faciales soient plus longuement décrites, les mutilations de membres et les blessures mixtes qui allient la face et d'autres organes sont à noter. Toutes ces blessures font appel à des interventions médicales dont la chirurgie et sa suite de douleur subis par les victimes.

-Expérimentations chirurgicales et douleurs ahurissantes

Les blessures de la guerre du « 14/18 », selon les termes de Dugain, sont d'un niveau supérieur aux connaissances médicales du moment. Elles constituent de véritables défis pour le corps médical. La médecine militaire d'alors encore balbutiante, fait face d'une situation d'urgence exceptionnelle avec des blessés en grand nombre et de divers types. « Il y a tellement de cas différents que je me demande si un jour on va arriver à une typologie des problèmes. Les jambes, les bras, c'est simple, on coupe…En maxillo-faciale, le problème n'est pas d'amputer, mais de faire repousser, et ça, c'est passionnant » (Dugain, 1998, 59). Face à la diversité des cas, le chirurgien use de l'adjectif « simple » pour qualifier la chirurgie des membres inférieurs et supérieurs dont il maitrise la technique. Cependant, le terme « le problème » ou difficulté est affecté, à la maxillo-faciale, une nouvelle tendance chirurgicale, en voie d'élaboration. Les termes « amputer » s'oppose à « repousser ». En d'autres termes, dans un contexte de grande destruction, cela peut s'entendre que faire la guerre, et donc détruire, est plus facile que rebâtir ou reconstruire. Ces médecins non aguerris vont se lancer dans une aventure expérimentale avec pour cobayes, les soldats. Comme le souligne Sophie Delaporte dans son ouvrage *Les Gueules cassées : Les blessés de la face de la Grande Guerre* (2001), que nous paraphrasons, la brutalité balistique de 14-18 fait basculer la chirurgie dans une ère tragiquement novatrice. En disant « tragiquement novatrice », nous pensons au caractère exceptionnel de ces pratiques médicales. Fournier en témoigne : « Lors de la visite quotidienne le chirurgien m'annonce que ma première opération a été un succès » (Dugain, 1998, p.56). Ce propos suscite une once d'espoir chez

Revue Scientifique des Sciences du Langage
Lettres, Langues & Communication

ISSN-L 2706-6312/ E-ISSN 2708-0633 CC BY 4.0

Fournier, le patient. Pendant que le chirurgien y trouve une satisfaction professionnelle. « Le chirurgien regardait son œuvre avec la satisfaction d'un artisan sur son établi, mais nous savions bien que nous étions de simple chair à retoucher. » (Dugain,1998, p.112).

Le patient ici est conscient de sa position de « chair à retoucher » c'est-à-dire un corps pour scalpel dans les mains du praticien. La gravité de la blessure de Fournier nécessite plusieurs interventions chirurgicales de réparation qui seront au final au nombre de sept selon notre décompte. Ce nombre d'interventions chirurgicale pour un seul problème souligne certes sa complexité, mais aussi, le balbutiement des médecins qui voient en ces soldats, un large champ d'expérimentation. Fournier témoigne qu'il a « passé quatre ans et huit mois au Val-de-Grâce, à subir des opérations successives sous anesthésie à l'éther, servant de terrain d'essai à des greffes incertaines. » (Dugain, 1998, p. 62). La durée de la souffrance du narrateur et sa résilience impressionnent tout lecteur et explique l'engouement des médecins. Plusieurs méthodes étrangères sont mises à l'épreuve pour soigner les patients. En occurrence, la greffe italienne décrite sur deux pages (73-74) de texte avec pédagogie conférant au lecteur un savoir encyclopédique dont la mise en pratique est peu fiable. Frédéric Rousseau rappelle dans ce résumé que nous faisons de son analyse, que la chirurgie maxillo-faciale de 1914-1918 navigue en territoire inconnu parce que les chirurgiens tentent des greffes audacieuses, tâtonnent avec des tissus incertains et transforment l'hôpital en un espace d'instabilité émotionnelle où l'on oscille entre l'espoir de la réparation et la laideur des résultats. A l'exemple de la greffe de cartilage pour la mâchoire supérieur de Fournier qui a nécessité les squelettes d'un nouveau-né. La description minutieuse du procédé technique renseigne le lecteur sur cette méthode rendant la chirurgie accessible à tous. Rousseau pour décrire cette effroyable condition des « gueules cassées » affirme que : **«** la face détruite renvoie l'homme à une monstruosité subie, où la science médicale, aussi innovante soit-elle, s'acharne à recomposer un visage qui n'est plus qu'un champ d'expérimentation chirurgicale**. »** (Rousseau, 2004, p. 114). L'homme, « gueule cassées » est comparé à un « monstre » qui attise la curiosité scientifique de l'époque. Le corps du soldat devient un « laboratoire vivant » (Canguilhem,2013, p. 78) en lui-même sans qu'il ne soit fait, un seul instant d'un égard des médecins à la douleur des malades. Et pourtant, l'on ne doute pas que la douleur, suite à ces expérimentations chirurgicales soit atroce et enivrante. La chirurgie utilisée pour réparer ces corps est encore plus douloureuse. La douleur demeure présente et persistante dans la chair et dans le mental dans troupes françaises. Dugain donne, à travers la fiction, la parole aux victimes de guerre qui sous forme de témoignage directe, mettent des mots sur leurs maux.

La chambre des officiers est remplie de cris de douleurs. Chaque patient ayant sa douleur, vouloir les citer tous reviendraient à faire du recopiage textuel. Ce pourquoi nous ne nous en tiendrons qu'à deux exemples : En primo, Fournier en décrivant ses souffrances affirme que : « La douleur se réveille dans mes sinus pour se répandre dans tous les tissus de la face » (Dugain, 1998, 37) Cette dispersion de la douleur est la cause de l'appel au secours lancé à « l'opium » pour dit-il, « desserrer la tenaille qui m'enserre la bouche » (Dugain, 1998, 37). La tenaille est un instrument de fer, proche de la pince. Comparer la douleur à une tenaille souligne l'intensité de la pression qu'elle exerce sur le malade. Secondo, vient Weil, un blessé qui subit deux types de douleurs : celles liées à l'opération

Revue Scientifique des Sciences du Langage, Lettres, Langues & Communication

d'une greffe italienne et celles des blessures. « Et des douleurs musculaires liées à l'inconfort de la position, aux fourmis qui grouillent dans le bras engourdi et privent Weil de sommeil quand la douleur des autres blessures lui laisse un peu de répit » (Dugain, 1998, 72) L'intensité persistante de ses maux se voit dans l'emploi, à deux reprises, du mot « douleur » auquel s'ajoutent « les fourmillements et l'engourdissement » au point d'empêcher toute velléité de sommeil. En somme, la description typologique des blessures à mis en lumière en période de guerre un nouveau type qu'est principalement la maxillo-faciale. A celle-ci s'ajoute les mutilations de membres et les traumatismes sensoriels tels que la perte de la parole et de l'audition. L'ampleur de l'intensité des blessures parlent le langage d'une douleur enivrante et inouïe dont la gestion fait intervenir le politique.

3. La médecine militaire à l'épreuve : entre éthique du soin et impératif politique

Le sociologue Erving Goffman, avec son concept d'« institution totale » développé dans *Asiles* :(1968) offre un cadre théorique idoine à cette partie de notre analyse. En effet, l'hôpital militaire ci-dessus nommé répond aux standards de « l'institution totale » développée par Goffman. Elle se caractérise par son isolement, entre autres, intentionnellement fabriqué aux fins d'exercer un contrôle sur les pensionnaires. C'est dans cet espace clos, coupé du monde extérieur que se déroule la vie des blessés gérés par des médecins partagés entre l'obligation d'une l'éthique des soins d'une part et les intérêts de la guerre et de l'état d'autre part.

3.1. Le corps médical entre humanisme et froideur

Au-delà de la technique chirurgicale, le roman interroge le positionnement des soignants pris dans l'engrenage de l'institution militaire. En s'appuyant sur le concept d'« institution totale » d'Erving Goffman (Asiles), on comprend que le Val-de-Grâce fonctionne comme un espace d'encadrement strict où les individus brisés sont normalisés et coupés du monde extérieur. Si nous considérons l'hôpital comme une institution militaire, le rôle du médecin et les infirmières en son sein appelle une interrogation selon le serment d'Hippocrate. Traité déontologique et éthique du futur médecin, ce serment engage ce dernier à respecter des principes fondamentaux tels que le secret professionnel, le respect de la vie, le refus de nuire au patient et la transmission du savoir. Bien que revisité en versions modernes selon, les pays, nous en retenons deux principes dans ce cadre précis.

Le respect de la vie oblige les médecins et tout le corps soignant dans ce corpus à scrupuleusement exercer leur métier avec humanisme. Dans cet ordre, à l'arrivée de Fournier dans la chambre du deuxième étage, tous les miroirs furent enlevés par les infirmières, afin de le protéger de l'horreur de son visage et lui éviter la folie. Ce geste renvoie à une prise en charge psychologique des patients. Les miroirs symboles de l'image, du regard sur soi sont « enlevés » pour préserver la dignité de Fournier devenu un « monstre ». Marguerite, personnage féminin devenu « gueule cassées » est autant une soignante bienveillante avant d'être blessées et passer de l'autre côté des blessés. Elle reçoit à son tour la même sollicitude qu'elle avait l'habitude de donner en tant qu'infirmière. « Des amies infirmières s'affairaient autour de moi, que j'interrogeai sur mon état. Elles se voulaient rassurantes, comme je l'avais moi-même si souvent été, mais leur gêne était palpable et

Akofena Revue Scientifique des Sciences du Langage, Lettres, Langues & Communication

ISSN-L 2706-6312/ E-ISSN 2708-0633 CC BY 4.0

j'obtins finalement que l'on m'apporte un miroir. » (Dugain, 1998, p.121) Elle désigne ses infirmières par « amis » parce qu'elles sont consœurs. Par les gestes du quotidien, la toilette, la gestion de la douleur par sa participation à leur vulnérabilité et, surtout, le regard bienveillant de l'infirmière qui refuse de réduire le soldat à sa monstruosité physique.

A contrario cet humanisme affiché, ce serment semble être mis en mal en son aspect : refus de nuire au patient dans la représentation du rapport médecins, chirurgiens et patient que fait Dugain à travers son œuvre. Fournier et son clan sont des objets d'expérimentation auxquels ces médecins opposent une froideur et un détachement émotionnel scientifique. Dans leur regard, ils sont réduits à un ensemble de tissus à réparer, de greffes à tenter et de morceaux de chair à replacer. Michel Arrivé dans ses travaux sur la langue et le corps dans le roman, met en lumière la figure du chirurgien comme un « démiurge inquiétant ». Ceux des « gueules cassées » sont effectivement des démiurges du fait de leur plein pouvoir sur le corps des blessés, au mépris de l'intégrité psychologique de l'individu. Ils deviennent « inquiétants » parce qu'ils enlèvent tout contrôle au patient, sur sa propre chair soumise totalement à leur guise. Ils incarnent donc l'autorité disciplinaire et curative dans cet hôpital militaire dont la froideur est ici décrite par le narrateur : « Les médecins avaient cette froideur nécessaire des gens qui frôlent l'horreur quotidienne, mais leurs yeux trahissaient l'impuissance face à ce que nous étions devenus. » (Dugain, 1998, p. 89). « Froideur nécessaire » pour dire la résistance, l'armure portée par ceux-ci afin de se protéger de la vue, et donc le mental de l'« horreur » pour laquelle, ils n'ont forcément de solution. Cela se lit à travers les termes « trahissaient l'impuissance ». Cette distance émotionnelle s'oppose aux principes du Serment d'Hippocrate qui exigent humanité et sollicitude. Les médecin et chirurgien de notre corpus subordonnent le sujet souffrant à la froide rigueur de la science chirurgicale de guerre. Ce détachement à des conséquences fâcheuses sur le mental des patients. Elle renforce leur sentiment d'isolement absolu.

A cette froideur s'ajoute le silence. Le manque de communications des praticiens avec les patients en ajoute à leurs douleurs. Non seulement souffrant grièvement de leurs blessures, les médecins, censés les « réparer », les traite comme de simples objets techniques ou des dossiers médicaux dans un mutisme professionnel pesant comme l'illustre cet extrait : « Ils ne nous parlaient pas comme à des hommes, mais comme à des dossiers de reconstruction en cours. » (Dugain, 1998, p. 134) « ne parlaient pas » indique ce refus de communiquer ouvertement sur les différentes activités des chirurgiens sur les patients perceptibles par « reconstruction ».

Par ailleurs, ce silence des médecins peut se comprendre aussi comme un refus de mettre des mots sur l'atrocité du travail chirurgical et la monstruosité du résultat qui risquerait de briser le peu de santé mentale qui reste aux patients. Le médecin qui a juré de protéger la vie, de soulager la souffrance et de respecter l'intégrité de l'être humain, se trouve en train de déroger à cette règle. Michel Foucault (1963), démontre que la médecine moderne n'est pas qu'une simple relation de bienfaisance comme l'enseigne le serment d'Hippocrate ; c'est aussi une institution de pouvoir et de savoir appelée « institution totale » selon Goffman. Dans La *chambre des officiers* (1998), comme le démontre Goffman, par ce qu'il nomme adaptations secondaires, les soldats développent une chaine de solidarité pour

Akofena
Revue Scientifique des Sciences du Langage, Lettres, Langues & Communication

soutenir les nouveaux soldats qui arrivent dans la chambre. Ainsi, ils évitent des drames de suicides.

Par ailleurs, l'on peut comprendre par la résilience du corps médical et des patients que face à ces souffrances, ils redéfinissent avec Georges Canguilhem la santé qui fait du corps de l'homme un espace de lutte acharné pour la survie : « Être en bonne santé, c'est pouvoir tomber malade et s'en relever, c'est un luxe biologique. » (Canguilhem, 2013, p.138). L'on peut penser sans risque que chaque nouvelle opération que subi ces « gueules cassées » est une chute dont ils se relèvent par une quête du normal exceptionnelle. Ce normal qui semble pourtant s'éloigner à chaque fois, mais qu'ils poursuivent sans relâche pour en fin de compte obtenir le monstre.

3.2. La gestion politique du corps blessé devenu un monstre

Pour gérer le flux de blessés de guerre, l'état crée des hôpitaux militaires comme ceux de Val-de-grâce et finance leur fonctionnement. Le politique montre de la sorte son humanisme et son sens du devoir envers ses défenseurs de la patrie. Il établit également un circuit hiérarchique des soins qui part du plus près des champs de bataille au Val de grâce. Suivons le parcours d'Adrien Fournier à titre d'exemplification. La blessure de Fournier a eu lieu sur les bords de la Meuse : « J'ai eu à peine le temps de voir l'éclair. Une fraction de seconde. Le bruit a suivi, immense, assourdissant, mais l'impact a été plus rapide que le son. [...] J'ai compris tout de suite que quelque chose d'irrémédiable venait de se produire. Je n'avais plus de visage » (Dugain, 1998, p.9) En un instant brusque désigné par « seconde, éclair », le narrateur perdit son visage. De là, il est conduit à « l'avant » ou « poste de secours avancés » : une sorte de cabinet médical sur les champs de bataille où s'exerce une médecine de catastrophe en termes de premiers soins : « On m'a ramassé. [...][1]Dans ces postes de secours avancés, l'urgence dicte sa loi brutale. On pare au plus pressé : stopper l'hémorragie, badigeonner ce qui reste de chair avec les moyens du bord, envelopper la tête dans des pansements épais qui tiennent lieu de visage provisoire. » (Dugain, 1998, pp.10-11). Le vocabulaire « l'urgence, pressé » qualifient la nature des soins, dans un texte débité avec une cadence rapide qui se voit par l'énumération des verbes d'action tels que « stopper, badigeonner, envelopper ». Ces trois verbes résument les soins prodigués à ces postes. Enfin, il est envoyé par voiture médicalisé à l'hôpital militaire situé à Paris dans des conditions difficiles de transport, du fait des routes de campagne chaotiques qui créent des soubresauts, des accélérations et des freinages brusques du véhicule. L'on remarque que l'état est aux soins de ses soldats dont il gère les blessures. Cependant, face aux « gueules cassées », il va définir autre type de relation.

L'état exprime sa reconnaissance par la visite aux officiers défigurés de son représentant qu'est le ministre de la guerre : « Le médecin entre le premier, suivi du médecin général, de deux officiers d'état-major qui ouvrent la voie au ministre de la guerre [...] - Je suis venu vous exprimer la reconnaissance de la Patrie pour la bravoure et le sacrifice qui ont été les vôtres » (Dugain, 1998 : 53). La visite du Ministre donne son sens à la gratitude de la Patrie envers ces combattants dont il reconnait les mérites de « bravoure »,

[1] Ces caractères spéciaux marquent une suppression de texte.

ISSN-L 2706-6312/ E-ISSN 2708-0633 CC BY 4.0

de « sacrifice » et de « courage ». En plus, Fournier reçoit le titre honorifique de « chevalier de Légion d'honneur » ajouté à une invitation officielle à Versailles. : « La première nouvelle était qu'on allait me faire chevalier de Légion d'honneur. La seconde, qu'on m'avait retenu pour figurer dans une délégation de grands blessés français qui serait présentés aux chefs d'état qui allaient signer le traité de paix » (Dugain, 1998 : 139). Une médaille d'honneur et de la figuration, voilà la récompense de tant de souffrances dénoncées par Dugain.

Ensuite, face aux monstres qu'ils sont devenus, l'état choisit de les cacher aux yeux de la population de l'arrière-pays parce qu'ils rappellent crument l'horreur de cette guerre sordide. « Les gens défigurés ont ceci de particulier qu'on les remarque, qu'on ne voit qu'eux, et que, dans le même temps, on ne les voit pas. Ils détournent les yeux avant même de nous avoir regardés. » (Dugain, 1998, p.151). « On ne les voit pas » est un choix délibéré des percepteurs qui détournent leur regard. Ce refus de voir par dissimilation ou oubli volontaire est ce que Dugain dénonce dans ce roman. Le déséquilibre des armes qui montre les français sur des chevaux face à des obus (armes modernes) du camp ennemi est une information qu'il n'est pas dans l'intérêt du politique de publier. De telles informations, aux oreilles du peuple, discréditerait les forces armées françaises. Il est donc de bonne guerre que ces soldats défigurés soient rendus invisibles. Leur réclusion dans le val de grâce, devenu une prison, est donc une pratique politique calculée pour les rendre invisibles. « On nous tenait à l'écart du monde des vivants, comme si notre seule vue pouvait contaminer l'arrière-pays et détruire leur illusion de la victoire. » (Dugain, 1998, p. 176). Cette volonté politique désignée par « on » de les exclure de la société dite « normale » cache les failles du système militaire français et montre le contrôle qu'exerce ces institutions sur leurs pensionnaires. A cet effet, Fournier et ses amis doivent avoir une autorisation de sortie ou se cacher pour leurs escapades. Leur sortie pour visiter les champs Elisée à l'occasion du 14 juillet s'est faite suite à une autorisation des autorités médico-militaire. Et celle de la maison close, s'est faite par violation du règlement sans autorisation. Pour entretenir l'« illusion » de la victoire et du soldat héroïque qui devrait mourir d'une « belle mort », la gestion de ces soldats monstrueux doit se faire dans le secret d'état.

Revue Scientifique des Sciences du Langage, Lettres, Langues & Communication

Le roman de Marc Dugain fonctionne ainsi, selon Annette Becker (1994), comme une source historique qui sous la forme d'un récit narratif se pose en une stratégie de refus d'oublier ce pan de la grande guerre. Dans un élan de résistance mémorielle, il dévoile ce qu'on peut nommer un « secret d'état sanitaire ». L 'écriture romanesque se donne alors pour vocation de rendre visible ce que la politique de la médecine militaire a dissimulé pendant longtemps dans l'enclos des hôpitaux et en dehors de l'Histoire officielle. Elle refuse l'effacement politique orchestré par l'État et redonne une voix littéraire à ceux que la médecine militaire cherchait à confiner dans le silence. Suivant la perspective d'Annette Becker sur la construction de la mémoire, la littérature s'étend sur les zones sombres de l'Histoire officielle.

Conclusion

Nous avons dans, un premier temps, montré que Val-de-Grace est un hôpital militaire situé à Paris et conçu pour abriter les soldats blessés de guerre dont les officiers défigurés, les mutilés et les traumatismes facial et sensoriel. Les chirurgies expérimentales

sont entreprises sur les soldats cobayes entrainant des douleurs enivrantes. Dans un second temps, au-delà de l'éthique du soin portée par l'humanisme des infirmières, les médecins se distinguent par leur distance émotionnelle nécessaire à leur survie face à tant d'horreurs. La médecine militaire s'inscrit dans une gestion politique hautement calculée. En dissimulant ces « monstres » sacrés que sont devenues les « gueules cassées », l'État cherche à préserver l'illusion de la victoire et à occulter les failles de son système de guerre. En définitive, cette analyse a effectivement montré que le récit narratif en racontant les blessés se saisit de la médecine pour raviver le souvenir des « gueules cassées » dont les douleurs sont longtemps gardées sous silence. La représentation romanesque de la médecine chez Dugain permet un croisement entre la science et la littérature. Le roman fait de la fiction un moyen de transmission de savoir historique sur la médecine et sur la douleur des « gueules cassées ». Il se présente comme un récit documenté de l'évolution de la médecine et de quelques chirurgies encore connues aujourd'hui. Elle confirme une vérité historique qui fait de cette période de tourments extrêmes, une période de grandes avancées de la médecine et de la reconnaissance du traumatisme psychique en médecine.

Références bibliographiques

BECKER, A. (1998) Oubliés de la Grande Guerre : humanitaire et culture de guerre, 1914-1918, Paris.

CANGUILHEM, G. (2013) Le Normal et le Pathologique, Paris, Presses Universitaires de France.

DELAPORTE, S. (2000) Les Gueules cassées : Les blesses de la face de la Grande Guerre, Paris.

DUCHET, Claude. (dir.). (1979). *Sociocritique*. Paris, Nathan-Université

DUGAIN, M. (1998) La Chambre des officiers, Paris, Editions Jean-Claude Lattes.

FOUCAULT, M. (1963) Naissance de la clinique : une archéologie du regard médical, Paris, Presses Universitaires de France.

GENETTE, Gérard. (1972). *Figures III*. Paris, Seuil.

GOFFMAN, E. (1968) Asiles : Etudes sur la condition sociale des malades mentaux, Paris, Editions de Minuit.

LEVINAS, E. (1990) Totalité et Infini : Essai sur l'extériorité, La Haye, Le Livre de Poche.

ROUSSEAU, F. (2004) La Grande Guerre en tantale : Essai sur les gueules cassées, Paris, Fayard.

SONTAG, S. (1979) La Maladie comme métaphore, traduit de l'anglais par Staffan Beique, Paris, Christian Bourgois Editeur.

TADIE, J-Y (1982) Le Roman d'aventures, Paris, Presses Universitaires de France.

Akofena
Revue Scientifique des Sciences du Langage, Lettres, Langues & Communication

ISSN-L 2706-6312/ E-ISSN 2708-0633 CC BY 4.0